

La bibliothèque de Santé Mentale

Les autobiographies professionnelles

A lire : Folie, leçon de choses. Journal d'une infirmière en psychiatrie. Blandine Ponet.
Erès, 2011.

Des petits cailloux pour trouver son chemin des différents côtés de la frontière

« Quel est cet autre de l'autre côté de la frontière psychiatrique ? Quel est cet autre et qui sommes-nous pour lui ? » En psychiatrie, il n'y aurait peut-être pas d'autre question qui vaille. Quel est cet autre que nous enfermons, que nous attachons à son lit sans recours, sans pouvoir penser qu'il serait possible de faire autrement ? Quel est cet autre que je rencontre en ville, au C.M.P. ? Quel est cet autre et que suis-je pour lui ? Une oreille ? Un mur qui le mure dans sa folie ? Un petit autre qui l'aliène ? Une des multiples voix du Grand Autre ? « Mais quand on est infirmière en psychiatrie, quel autre va-t-on chercher de l'autre côté du mur ? Quelle est sa place ? Au-delà de l'élan généreux qu'on peut supposer aux personnes qui ont choisi ce travail, pourquoi aller chercher un autre si loin et si proche ? Pourquoi franchir une telle frontière, un tel mur pour le rencontrer ? Dans quel rapport le soignant est-il avec ce mur ? Ce qui frappe, dans le mur psychiatrique, c'est sa réalité physique. Comme les murs de la prison, comme la chambre d'isolement (comme les placements sous contrainte ou seulement le fait d'être hospitalisé « en psychiatrie »), il a une réalité qui est incontournable. »

Le récent film de Raymond Depardon « 12 jours » vient réactualiser la série de questions gravées par Blandine Ponet dans son ouvrage : « Quel est cet autre de l'autre côté de la frontière psychiatrique ? » A la fin du film nous n'en saurons pas davantage. L'énigme demeurera. Ni le juge, ni les soignants, ni même le spectateur n'auront pu répondre. Et pourtant. Blandine, à sa façon nous invite à cheminer. Les questions ouvertes par les 3^{es} Rencontres Soignantes en Psychiatrie ce 29 novembre à Lyon, la ville où fut tournée le film de Depardon, constituent une autre façon de revenir à cet autre enfermé du mauvais côté de la frontière. Il n'y eu pas de débat dirent certaines sur les questionnaires de satisfaction. C'était trop moralisateur, écrivirent d'autres. Peut-être. Et si tout ça n'était qu'un déplacement ? Le débat doit-il avoir lieu à 800 personnes, à distance de son lieu de soin ? A distance de soi-même. Le débat ne doit-il pas être d'abord un débat interne : « Quand on est infirmière en psychiatrie, quel autre va-t-on chercher de l'autre côté du mur ? Dans quel rapport avec ce mur suis-je ? » Blandine poursuit : « Le mouvement qu'on a vers les patients connaît souvent deux périodes : tout d'abord, nier leur étrangeté radicale parce qu'elle est vécue comme risquant de remettre en cause la relation avec eux, puis petit à petit la reconnaître et construire une relation qui en tienne compte. » L'isolement et la contention correspondraient au premier temps, la relation rendrait ensuite ces mesures inutiles. Nous en sommes page 30 et déjà une problématique de fond est posée. Pour cheminer, pour alimenter un débat intérieur ou collectif mais soutenu dans la proximité d'une équipe, pour déplacer la question de la morale vers un espace à la fois plus clinique et politique.

Qui est cet autre qui écrit ?

Je ne peux pas présenter Blandine Ponet simplement. Son visage se superpose aux touches du clavier. Je le vois, je l'entends. Je me souviens de notre dernière discussion à Saint-Alban, en Lozère, en juin. Un directeur d'hôpital avait tenté d'interdire la publication d'un texte dans les *Actes des journées de Saint-Alban*. Le débat avait été houleux. Entre ceux pour qui ça va de soi de censurer une intervention qui dénonce des pratiques maltraitantes et ceux qu'une telle perspective fait vomir ; même à Saint-Alban, il y eu débat. Blandine était ma voisine. Je pourrais, bien sûr, écrire qu'elle est titulaire d'un DESS de psychopathologie clinique. Je pourrais rajouter qu'elle anime des ateliers de lecture de poésie, à la médiathèque de Toulouse et dans son cadre professionnel. Il faudrait que je dise aussi qu'elle est infirmière, ou abeille parce que le matin, quand on est abeille, pas d'histoires, faut aller butiner. Infirmière pour Blandine quand elle cite Henri Michaux, c'est pareil qu'abeille. « *On est de la place où on est. Et il n'y a pas à faire d'histoires.* » Justement, Blandine, je la vois assise dans les travées d'un congrès ou intervenante à Gap, par exemple. Elle est assise sagement à la tribune. Rien ne permet de deviner ce qui va suivre. Je la vois et je l'entends. Elle commence à parler pour poser une question ou présenter son intervention. J'entends sa voix, son rythme, sa respiration. Elle pose comme ça dans l'espace un mot, un mot qui l'interloque, un mot qui la surprend. Elle parle et je la vois penser. Quand Blandine parle, il y a les silences. Des silences profonds. Des silences qui donnent à penser. Elle pose un mot : abeille par exemple ou port. Elle prononce le mot port. Et ce n'est plus le même mot. Elle nous fait entendre le seuil, le franchissement. Et le silence qui préside à la pensée. Comme si elle allait chercher la suite, loin très loin, comme si la suite de la phrase cherchait à fuir, à la fuir, comme s'il fallait qu'elle l'extirpe. Et nous suspendus, nous cherchons avec elle. Ouf ! Elle l'a attrapée. Il arrive, rarement, que la phrase s'échappe. Et nous sommes perdus avec elle. Dans le mot qu'elle pose, qu'elle flaire, elle voit plus de noblesse, plus de poésie et d'ampleur que dans le mot col qui lui paraît marqué d'étroitesse. Port, col, c'est parti. Elle nous emmène.

Ecrire d'eux

La meilleure façon de présenter l'ouvrage de Blandine consisterait à ouvrir les guillemets et à en citer un passage. Blandine écrit comme elle pense. Comme elle soigne. Avec les poètes qui la bordent, comme on borde le lit d'un enfant le soir avant le coucher. Avec les images de films qu'elle interroge et que nous redécouvrons à travers ses yeux. Des petits chapitres courts et vifs écrits au fil des rencontres avec les patients psychotiques, des petits chapitres posés comme des petits cailloux pour retrouver son chemin ou se presque perdre avec le patient, des petits chapitres courts comme le songe, comme la rêverie. Blandine rêve le soin, les patients, la rencontre. Là où Bion théorise, Blandine vit. La rêverie maternelle ? Il suffit de lire Blandine.

Elle égrène ainsi des questions d'importance. « *Ecrire d'eux, à propos d'eux. Et le risque qu'ils soient tellement nécessaires à mon écriture qu'ils en deviennent otages. [...] Pourtant écrire et travailler en milieu psychiatrique sont devenus pour moi des choses équivalentes. A la place d'infirmière, parce que le corps est pris constamment dans la réalité du rapport à l'autre, l'écriture est toujours là : on écrit avec le corps ou avec le stylo suivant les*

moments, mais c'est toujours d'écriture qu'il s'agit. » Ecrire pour Blandine, écrire d'un patient « *est presque toujours un acte d'amour* ». Et quand elle écrit que ce sont les mêmes mots que ceux que je cherche pour dire au patient ce qu'il m'a fait, ce que j'ai ressenti. Je peux garantir, sans ouvrir les guillemets parce que je m'y reconnaiss, que c'est juste, que c'est tout à fait juste. Les mots de ce livre, les mots de Blandine « *ce sont des mots habitables où [le patient] peut être avec moi et moi avec lui et pas sans moi, pas sans lui, comme c'est si souvent le cas en psychiatrie.* »

Ecrire donc. Des impressions au sens pictural du terme. Des impressions de voyage, des traces de rencontres, remarquables ou non. Avec cette question qui insiste : quel est cet autre de l'autre côté de la frontière psychiatrique ? « *Je ne le lâche pas, il ne me lâche pas. Il s'impose.* » Blandine ne lâche pas, elle avance à se façon sans nier l'étrangeté radicale du psychotique, en la reconnaissant au contraire et en tentant de construire une relation qui en tienne compte ... Elle en fait ce livre. Un livre de petits pas, de doutes, d'avancées fulgurantes. Elle prend les choses par l'envers des mots. « *La psychiatrie, c'est ce qui introduit un autre. Etre cet autre, c'est accepter d'entrer dans le concernement. Ou certaines fois, y être engagé avant même de le savoir, à son insu.* » Etre cet autre et construire l'espace où les choses peuvent être dites. Ne pas nier la déviation mais au contraire s'appuyer sur elle pour la reconnaître et pouvoir la dire. « *Construire le chemin qui va de l'extrême solitude de celui qui délire au monde des autres : que les deux mondes ne soient pas séparés par un clivage qui annule l'un ou l'autre, mais soient un tant soit peu reliés.* »

Le vrai visage de la Joconde

Relier et non pas attacher il s'agit peut-être tout simplement de ça. Fabriquer des liens qui non pas enserrent mais libèrent. Des liens psychiques qui tiennent, contiennent, retiennent la nuit pour qu'un jour nouveau puisse naître. Qu'un patient puisse nous confier : « *Tout le monde croit que le visage de la Joconde est dans le tableau ... mais en réalité, ce visage n'est pas dans le tableau, il fait seulement semblant d'y être dans la journée pour plaire aux touristes. En vérité, ce visage me rejoint tous les soirs, dans sa nature vivante. C'est moi qui connais le vrai visage de la Joconde et qui en suis vraiment regardé.* » Faut-il enfermer ceux qui ont le privilège de connaître l'un des vrais visages de la Joconde ou cheminer avec eux afin d'en percevoir quelques miettes ? C'est ce que nous raconte Blandine avec toute l'empathie dont elle est capable.

Il faudrait lire et relire chaque chapitre, s'en nourrir en équipe pour dessiner ce que pourrait être une morale du soin.

Dominique Friard